Quand la religion entre au musée

L'exemple de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Marianne Amar

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4143>

DOI : 10.4000/cdlm.4143

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2008

Pagination : 15-24

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Marianne Amar, « Quand la religion entre au musée », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 76 | 2008, mis en ligne le 05 mars 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4143> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.4143>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Quand la religion entre au musée

L'exemple de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Marianne Amar

- 1 L'idée de créer un lieu dédié à l'histoire de l'immigration remonte à la seconde moitié des années 1980, au moment où se développent les recherches universitaires sur le sujet. Il aura fallu vingt ans pour faire aboutir cette idée. Vingt ans de réflexions, de projets inachevés, de missions sans lendemain. Vingt ans, car il n'est pas simple de forcer les portes et les inerties pour créer un musée *ex-nihilo*, sans collections, dans un domaine qui rompt avec la tradition des beaux-arts. Il n'est pas simple, non plus, de vouloir faire de l'histoire dans un champ sans cesse interpellé par le politique et l'actualité.
- 2 Finalement, la Cité nationale de l'histoire de l'immigration a ouvert ses portes en octobre 2007, dans le palais de la Porte Dorée¹, à Paris. Une Cité, pour quoi faire ? Deux ambitions portent le projet : d'une part, faire connaître le passé de ces deux siècles d'immigration ; d'autre part, faire reconnaître le rôle des immigrants dans l'histoire du pays et contribuer ainsi à changer les regards contemporains. Pour mener à bien ces ambitions, la Cité fait le pari du patrimoine, avec la création d'un musée national « chargé d'enrichir les collections nationales, de biens culturels représentatifs de l'histoire et des cultures de l'immigration »². Que les migrants fassent ainsi, à travers les œuvres, les témoignages et les documents, leur entrée dans les collections publiques constitue une première forme de reconnaissance et sans doute, une première manière de changer les regards.
Les choix de « Repères »
- 3 L'exposition permanente, intitulée *Repères*, se situe au cœur du projet muséal de la Cité. Sa conception et sa mise en œuvre n'ont pas échappé aux questionnements souvent posés aux musées d'histoire. Comment faire collection avec « presque rien » : des objets, des témoignages, des traces souvent éphémères ? Comment rendre compte de l'absence, de ce qui manque, pour témoigner d'un monde – celui de l'immigration – qui ressort le plus souvent de la précarité ? Comment, surtout, répondre aux contradictions, aux tensions, entre la muséographie qui est une mise en espace, et l'histoire qui interroge le temps ?

- 4 Toute histoire est d'abord une écriture. Le récit historique, sa mise en intrigue nécessitent une continuité narrative. La scénographie, en revanche, part d'autres postulats : la liberté du visiteur, la discontinuité des discours, la pluralité des parcours. Une exposition ne se lit pas comme un récit ordonné. Elle construit, *dans l'espace*, un discours qui est aussi un cheminement, selon des contraintes qui lui sont propres. Dès lors, toute exposition d'histoire commence par un face-à-face, entre les impératifs de l'historien et ceux du muséographe.
- 5 Trois démarches étaient possibles pour structurer l'exposition : la chronologie, le primat des nationalités ou une conception thématique. L'approche chronologique construit, dans l'espace, un récit historique classique. Elle permet de faire éprouver au visiteur la durée de ces deux siècles de migrations, de mettre en valeur des moments de ruptures, des accélérations et des temps faibles, de délimiter des périodes, de réfléchir à leur cohérence et de les confronter au temps général de l'histoire de France. La chronologie peut aussi être l'occasion de réfléchir à la pertinence d'une approche globale de l'immigration. Le temps est-il le même pour toutes les migrations ? Émigration et immigration, pays d'accueil et pays d'origine obéissent-ils aux mêmes rythmes ? Qu'y a-t-il de commun, par exemple, au XIX^e siècle, entre le temps des sociétés rurales, dont sont originaires nombre de migrants, longtemps rythmé par les saisons, et celui du monde industriel dans lequel ils viennent souvent échouer, organisé par les horloges, les sirènes et les sifflets, pour reprendre les termes d'Alain Corbin³. La chronologie peut aussi conduire à s'interroger sur certains usages du temps en migration : l'attachement au passé indéfectiblement lié au pays d'origine, la vision de l'avenir conditionnée par l'espoir du retour, le présent très souvent vécu comme un « *entre-temps fugitif* »⁴ et provisoire.
- 6 L'approche par nationalités n'est pas étrangère aux historiens. Nombre de travaux et de thèses pionnières ont choisi d'entrer dans l'histoire de l'immigration par l'étude d'un groupe national – Polonais, Italiens, Russes, Espagnols, d'autres encore. Mise en exposition, dans un musée attentif à répondre à la demande sociale, cette approche serait sans doute plus sensible à la mémoire, ou plutôt aux mémoires, à leur réalité et au sentiment vécu de leurs différences. Dernière approche possible : une conception thématique, qui s'interrogerait sur l'expérience migratoire, sur ses continuités d'une époque à l'autre, d'une nationalité à l'autre, qui essaierait de repérer des traits communs, de dresser des typologies, de construire une expérience partagée.
- 7 Dans les débats souvent rudes et vifs qui ont accompagné la réflexion entreprise autour de l'exposition *Repères*, les historiens ont sans cesse plaidé pour une approche chronologique, et les muséographes pour le thématique : le fil du temps, assuraient ces derniers, ne serait pas tenu par le visiteur. Finalement, un compromis a été trouvé, non sans conflits et remords : *Repères* privilégie une approche thématique, tout en laissant de la place à la chronologie⁵. À travers un découpage en neuf grandes séquences, l'exposition donne à voir la trajectoire d'un migrant archétype. D'abord l'émigration, le départ du pays d'origine, le voyage et le passage de la frontière (*Émigrer*). Puis, la confrontation du migrant à une double contrainte : celle de l'État et du contrôle administratif (*Face à l'État*) ; celle, plus symbolique, de l'opinion publique et du regard de la société d'accueil (*Terre d'accueil, France hostile*). Viennent, après, la partie dédiée aux liens maintenus avec le pays d'origine (*Ici et là-bas*) et les deux « piliers » qui tiennent la vie du migrant : le logement et le travail (*Lieux de vie, Au travail*). Une section évoque ensuite les mécanismes d'installation et d'enracinement (*Enracinement*), suivie

d'un chapitre dédié au sport (*Sportifs*). Non pour sacrifier à un quelconque effet de mode, encore moins aux discours dominants sur un sport outil des politiques d'intégration. Mais pour relire, à travers le miroir des pratiques sportives, toute la complexité des migrations : poids de l'entre-soi, confrontation entre le migrant et la société d'accueil, apprentissage des codes et des mécanismes de socialisation, représentation de la Nation qui interroge à la fois les appartenances au pays d'origine et les manières d'être de France. La dernière partie de l'exposition (*Diversité*) embrasse l'ensemble du champ culturel (arts, religions, langues, mais aussi les objets du quotidien) pour révéler comment le pays tout entier se trouve finalement transformé et enrichi des apports de l'immigration.

Témoins, œuvres et tables : trois outils pour écrire l'histoire

- 8 Avec quels outils raconter cette histoire et construire le récit ? L'exposition *Repères*, c'est l'une de ses originalités, fait largement appel à l'art contemporain. Une manière de sortir des débats franco-français autour de l'immigration, d'ouvrir sur l'universel de l'exil et du déracinement, d'interroger les identités, de travailler ensemble le sensible et le symbolique, à la frontière du document et de la fiction⁶. Les objets et les témoignages constituent la seconde catégorie « d'expôts », selon la terminologie des muséographes. Traités l'un avec l'autre, dans une démarche ethnologique, ils sont chargés de faire vivre les histoires individuelles dans l'histoire collective et de donner une dimension plus intime aux trajectoires migratoires⁷. En laissant ainsi la parole au migrant, l'exposition essaie d'échapper aux contraintes spécifiques de l'écriture de l'histoire de l'immigration, soulignées par Gérard Noiriel :

Écrire l'Autre, c'est déjà une manière de l'annexer, une manière de l'enfermer dans la prison d'une syntaxe et d'un lexique qui non seulement ne sont pas les siens mais dont il a bien souvent à souffrir⁸.

- 9 Troisième outil utilisé pour construire l'exposition : les tables de repères. Installées tout au long du parcours, longues de plus de 35 mètres, articulées autour de la chronologie, elles mêlent documents d'archives, iconographie et analyses. En fin de compte, ce sont elles qui fournissent à l'exposition *Repères* son armature historique et sa nécessaire profondeur temporelle.

Une affaire de diversité ?

- 10 Dans cet ensemble de séquences et d'outils, où et comment traiter de la religion ? Les travaux qui abordent l'histoire de la religion en migration montrent combien la foi et les églises tiennent une place essentielle dans la construction identitaire des migrants et dans l'animation de l'entre-soi communautaire. La plupart de ces recherches évoquent aussi le poids des pays d'origine dans l'organisation des pratiques. Dans ces conditions, la tentation est grande d'aborder la religion dans la partie *Ici et là-bas*. « Ici et là-bas », ou comment garder lien matériel, culturel, symbolique et donc religieux, avec son pays d'origine, tout en s'enracinant en France.
- 11 Cette construction n'a pas été retenue. La religion, traitée dans une table de repères, arrive en fin de parcours, dans la partie de l'exposition dédiée à la diversité, qui montre une France transformée, fécondée par les apports de l'immigration. Ce qui l'a emporté, c'est donc l'idée d'une religion révélateur de la diversité française, plutôt que marqueur identitaire des immigrés. L'exposition choisit ainsi d'installer les religions en aval de la trajectoire migratoire, au terme des processus d'enracinement, quand la diversité n'est plus altérité radicale, « eux » et « nous » face à face, mais un « nous » renouvelé et partagé.

Chronologies

- 12 Les chercheurs ont rarement abordé les religions de l'immigration dans leur ensemble, mais plutôt par communauté. L'exposition de la Cité permet donc, au moins, de livrer une première synthèse chronologique. La table des repères propose un découpage en quatre grandes séquences, pour expliquer la place des religions en migration et leurs rapports avec la société d'accueil. La première période, qui couvre le XIX^e siècle et le début du XX^e jusqu'en 1914, s'interroge sur la religion des immigrants à l'épreuve d'une France laïque militante. De 1914 à 1945, vient le temps du compromis républicain, qui réfléchit aux accommodements de la République avec les pratiques religieuses des migrants étrangers ou coloniaux, notamment au temps du grand afflux de l'entre-deux-guerres. Troisième séquence : les Trente glorieuses, période majeure dans l'histoire de l'immigration mais qui apparaît, pour les religions, comme une période de transition. Durant ces trois décennies, se répètent en partie certaines orientations de l'entre-deux-guerres. Ainsi, le poids du catholicisme dans l'organisation des immigrations espagnoles et portugaises renvoie, avec des nuances, aux Italiens et aux Polonais d'avant-guerre. Mais les Trente glorieuses voient aussi apparaître des phénomènes qui se renforceront à partir des années 1980, notamment le développement de l'islam et sa plus grande visibilité dans l'espace public. La dernière partie, dédiée à la période la plus récente, correspond d'une part, à l'implantation durable de l'islam en France, d'autre part, à la diversification des pratiques et des religions, au fur et à mesure de la mondialisation des flux migratoires.
- 13 À l'intérieur de chacune des séquences, le traitement se fait par nationalité ou par religion⁹. Ainsi, posé le cadre général, il s'est finalement avéré inévitable d'en revenir aux problématiques de l'entre-soi et d'interroger les religions à travers le prisme de la vie communautaire. Cette approche laisse néanmoins apparaître plusieurs fils thématiques qui traversent l'ensemble des périodes et des religions. La question de pratiques différentes, de leur visibilité, de leur évolution au contact de la société d'accueil reste toujours centrale. L'exposition montre aussi combien, quelle que soit la période étudiée, la religion joue un rôle majeur dans la stigmatisation des immigrants. C'est souvent parce qu'il croit en un autre Dieu, ou avec d'autres gestes, ou trop de mysticisme, que l'immigré se retrouve désigné comme différent. Cela vaut du judaïsme de la Belle Époque à l'islam d'aujourd'hui, sans parler du catholicisme « trop » fervent des Polonais et des Italiens, comme en témoigne cette charge de Jules Vallès contre les catholiques italiens :
- Tous les faubourgs ont leurs allées sales et infâmes mais la population italienne qui grouille par ici fait double tache sur le pavé du faubourg révolutionnaire. Elle représente la fainéantise ; elle représente aussi la piété vile et veule, en plein pays de gouaillerie parisienne et d'impiété populaire (...) Tous les dimanches, ces Italiens envahissent les églises du quartier (...) et c'est une procession de lazzarone, dépaysés, qui ont besoin de toujours demander l'aumône, aux passants ou à l'Éternel¹⁰.
- 14 Dernier trait commun aux quatre périodes chronologiques : le poids des institutions, le rôle des pays d'origine dans l'encadrement religieux des migrants, les relations avec les autorités françaises.
- L'entre-soi, malgré tout
- 15 Les choix muséographiques qui structurent l'exposition – conception thématique, association de la religion à l'émergence de la diversité – se trouvent donc largement infléchis, dès lors que l'on entre dans le détail des faits historiques. À leur manière, les

nombreux témoignages contribuent aussi à remettre en cause le dispositif initial. La religion se trouve en fait abordée dès l'entrée de l'exposition, dans la partie dédiée à l'émigration, à travers des objets emmenés dans les bagages, au moment du départ. Les paroles qui les accompagnent soulignent la force du lien tissé, par ces objets, avec le pays d'origine. Emmener un objet religieux, c'est emporter une culture, un passé ancestral et un peu de la terre natale, c'est revendiquer une appartenance, afficher une fidélité et tenter ainsi d'échapper aux accusations d'abandon, qui menacent toujours celui qui s'en va. Soundirassane Nadaradjane, né à Karikal, ancien comptoir français de l'Inde, met dans ses bagages un simple cube en plexiglas, avec des représentations des dieux qu'il honore. Il y ajoute un peigne acheté lors d'une fête religieuse et de la poudre blanche et rouge, que l'on applique sur le front avant et après la prière. Tran Dung-Nghi, née à Nhat Trang (Sud-Vietnam), ne se sépare jamais du chapelet bouddhique donné par sa grand-mère, juste avant de fuir son pays en 1975 : elle ne l'a jamais revue. Témoignage encore de Durdija Vasic, née en Bosnie-Herzégovine et arrivée en France en 1970, pour rejoindre son fiancé qui travaille dans l'industrie automobile. Loin de son pays, elle continue d'honorer « la Vierge qui a aidé ma mère », le saint patron de son père et celui de son beau-père. « *Chez nous* », explique-t-elle, « tu dois rester fidèle toute ta vie aux saints de ta famille ». On pourrait multiplier les exemples à l'envi, reprendre ainsi le témoignage du footballeur Roger Piantoni, évoquant la messe du dimanche matin, où jeunes Français, migrants italiens et polonais finissent par se réconcilier, après les bagarres de la semaine. Dans la table dédiée à l'État, l'exposition rappelle comment la religion a contribué aux processus de catégorisation et servi, dans certaines périodes de l'histoire, à désigner comme « autres » une partie de la population : Français musulmans d'Algérie du temps de l'Empire, Juifs sous Vichy. Les œuvres d'art, aussi, parlent de religion. Sur les photographies d'Hamid Debarrah¹¹, au milieu des objets qui évoquent l'ailleurs et le dénuement, quelques-uns renvoient au religieux : un chapelet, le calendrier du ramadan à la mosquée El Imène de Grenoble.

- 16 L'importance de la religion dans les témoignages oraux, les objets et les traces visuelles, montre à quel point sa présence est imbriquée dans la vie des migrants. Elle irrigue leur quotidien, interroge leurs loisirs, parfois leur travail ou leur statut, et se transforme au fur et à mesure de l'enracinement. Contrairement à ce que le découpage des séquences pouvait laisser croire, la religion ne se laisse donc pas enfermer et déborde sans cesse du cadre initialement prévu.

Les silences de l'image

- 17 Une exposition tient d'abord par les images que l'on y expose. Or, ces images sont produites par une époque, et non pour répondre à nos ambitions muséales contemporaines. Elles reflètent donc les représentations dominantes, dans la société, à chacune des époques concernées ; elles n'illustrent pas ce que l'on voudrait démontrer aujourd'hui. Longtemps, jusqu'au milieu des années 1960, s'impose dans les images de migration ce qui fait événement, spectacle, singularité : l'arrivée en groupe, les files d'attente devant les bâtiments publics, le logement insalubre, certains aspects de la vie communautaire traité sur un mode folklorique ou pittoresque. En bref, on photographie d'abord le singulier, l'altérité, rarement le cours ordinaire des jours. Au cours de la décennie suivante, l'approche change. L'immigration devient véritablement un sujet de reportage et les photographes vont, sur le terrain, en scruter le quotidien¹².
- 18 Les images de religion s'inscrivent dans cette logique : une surreprésentation des trois dernières décennies ; des images qui privilégient les manifestations collectives et

visibles, les lieux de culte, les fêtes célébrées avec éclat dans l'espace public. À l'inverse, les pratiques privées, vécues dans l'intimité des familles, restent souvent dans l'ombre, à l'exception de sages portraits pris, par exemple, à l'occasion d'une communion ou d'un baptême. Et que dire de ceux qui ne croient pas, ou plus ? Comment montrer une absence ? On touche là aux limites de la mise en images de l'histoire. Car ce qui ne se voit pas, ne se montre pas. Les croyances intimes, la perte de la foi, le déclin des pratiques dans une classe ouvrière de plus en plus déchristianisée, les déchirements entre la religion des pères et l'apprentissage de la société d'accueil se racontent surtout en mots, faute d'images. Sans compter que pour certains, ces images ne font pas bon ménage avec la religion.

*

- 19 On le voit, exposer l'histoire de l'immigration, de la religion, c'est à la fois essayer d'en faire ressortir les enjeux majeurs, expliquer le passé, proposer une synthèse, mais dans le même temps, accepter le compromis entre des métiers aux ambitions contradictoires : l'historien, le muséographe, le scénographe. C'est aussi prendre acte que les images, comme les archives, ne se plient pas aux demandes contemporaines et que la construction du récit historique, ici en exposition, ailleurs dans l'écriture, doit savoir combler les vides laissés par des sources lacunaires. C'est, enfin, faire des choix, trouver un angle et donc, accepter des manques. Ce qui n'empêche nullement l'historien de tout faire pour échapper aux contradictions inhérentes à la mise en musée de l'histoire et préserver le socle de son métier.

NOTES

1. Le Palais de la Porte Dorée, construit en 1931 par Albert Laprade à l'occasion de l'Exposition coloniale, abrite d'abord « le musée permanent des colonies ». Il changera ensuite plusieurs fois de nom et d'affectation, jusqu'au Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie. Ses collections transférées au Musée du Quai Branly, il ferme ses portes en 2003. Le bâtiment est affecté à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration l'année suivante.
2. Décret portant création de l'Établissement public de la Porte Dorée – Cité nationale de l'histoire de l'immigration, *Journal Officiel*, 17 novembre 2006.
3. Alain CORBIN, « Présentation », dans « Le temps et les historiens », sous la direction de Sylvie APRILE, Jean-Claude CARON, Michèle RIOT-SARCEY, *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°25-2002/2, p. 17.
4. Manès SPERBER, *Au-delà de l'oubli*, Paris, Éditions Calman-Lévy, 1979, p. 75.
5. cf. *infra*.
6. Sur la place de l'art contemporain dans la construction de l'exposition Repères, Isabelle RENARD, « Quand l'art contemporain réinterroge l'histoire » dans *La Cité nationale de l'histoire de l'immigration – Une collection en devenir, Hommes et migrations*, n°1267, mai-juin 2007.

7. Sur l'approche ethnologique, Fabrice GROGNET, « Quand l'étranger devient patrimoine français. Les collections ethnographiques à inventer du musée de la CNHI », *ibid.*
 8. Gérard NOIRIEL, *Le creuset français - Histoire de l'immigration XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2006 (1^{ère} éd. 1988), p. 136.
 9. Les confessions chrétiennes (catholique, orthodoxe, apostolique des Arméniens) font en général l'objet d'une approche détaillée par nationalité (Polonais, Italiens, Espagnols ou Portugais, Arméniens, Russes). Les autres religions (judaïsme, islam, bouddhisme...) sont plutôt traitées de manière globale, sans distinction entre les origines de leurs pratiquants.
 10. Jules Vallès, *La France*, 1^{er} décembre 1882.
 11. *Faciès Inventaire. Chronique du foyer de la rue Très-Cloître*, 2002. Cet ensemble présente des portraits de résidents du foyer (diptyque positif / négatif) avec des objets du quotidien.
 12. Sur les photographies de migration, on consultera « Images de migrations – Photographies et images iconographiques », *Migrance*, n° 30, à paraître fin 2008.
-

RÉSUMÉS

Comment faire entrer l'histoire de l'immigration au musée, et singulièrement celle des religions ? L'exposition permanente de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration a choisi de croiser approche thématique et chronologique, et de retracer le parcours d'un migrant archétype, de l'émigration à l'enracinement. La partie consacrée à la religion vient en fin d'exposition, dans le chapitre dédié à la diversité. Mais la question religieuse déborde souvent de ce cadre. Elle irrigue en fait tout le parcours, de l'émigration à l'État, des liens avec le pays d'origine aux objets du quotidien, témoignant ainsi de sa forte présence dans la vie des migrants. Une présence qui n'est pas toujours facile à mettre en exposition : les sources iconographiques restent lacunaires et certaines questions, comme la perte de la foi ou les croyances intimes, se prêtent mieux aux mots qu'aux images.

How can history of immigration enter museum, especially the religious issue? The permanent exhibition of the Cité nationale de l'histoire de l'immigration, called *Repères*, mixes together thematic and chronological approaches and follows an archetypal migrant's trajectory, from emigration to putting down roots. Religion comes at the end of the exhibition, in the chapter dedicated to diversity. But actually, it extends beyond this frame. It "irrigates" the whole exhibition, from emigration to State, from memories of native country to traces of daily life. All this reveals how important religion is in migrants' life, but turning it into an exhibition was not so easy. Illustrations and items are often missing, and some questions – loss of faith, intimate beliefs – need words rather than pictures.

INDEX

Mots-clés : immigration, musée

AUTEUR

MARIANNE AMAR

Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Marianne Amar est historienne, responsable de la recherche à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration. De 2005 à 2007, elle a assuré la coordination scientifique de son exposition permanente *Repères*. Elle a publié avec Pierre Milza, *L'immigration en France au XXe siècle*, Armand Colin, 1990, 331 pages. Spécialiste de l'histoire culturelle et politique du sport en France, elle est l'auteur d'une thèse sur le sport sous la Quatrième République, éditée sous le titre *Nés pour courir – Sport, pouvoirs et rébellions (1944-1958)*, Grenoble, PUG, 1987, 232 pages. Ses travaux récents portent sur la place de la photographie dans l'écriture de l'histoire de l'immigration.

Contact : marianne.amar@histoire-immigration.fr